

# THEATRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.

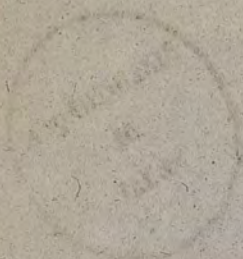


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBRERIE, EGALITE

FRATERNITE



LES  
FRANCS-JUGES,

OU  
LES TEMS DE BARBARIE,  
MELODRAME HISTORIQUE

DU XIII<sup>e</sup>. SIÈCLE, EN QUATRE ACTES;

Par M. J. H. E. L.

Musique de M. QUAISAIN, Ballet de M. RICHARD,  
Pensionnaire de l'Académie royale de Musique;

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur le  
Théâtre de l'Ambigu-Comique, le Mercredi 17  
Juin 1807.*



PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre  
Français, N<sup>o</sup>. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n<sup>o</sup>. 4.

1815.

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

ALBERT, Duc de Saxe.	M. Grévin.
CONRAD DE THURINGE, baron du Saint-Empire.	M. Fresnoy
HERMAN D'ALTORF, baron du St.- Empire.	M. Joigny.
ADOLPHE, fils de Herman et de Mathilde, âgé de 10 ans.	Mlle. Adèle.
BERTHOLD, grand-veneur d'Albert et affidé du Tribunal secret.	M. Defréne.
LE PRESIDENT	M.
UN FRANC - JUGE	du Tribunal M.
UN HUISSIER	secret. M.
GUILLAUME, Concierge du château de Conrad.	M. Stokleit.
BERTRAND, Officier de Conrad.	M.
MATHILDE, femme de Herman et sœur de Conrad.	Mlle. Lévêque.
MARGUERITE, f <sup>e</sup> . de Guillaume.	Mad. Fresnoy.
BERTHE, chambrière de Mathilde.	Mlle. Eléonore.
Soldats et Vassaux de Conrad.	
Quatre Francs-Juges et affidés du Tribunal secret.	

---

*La scène se passe dans la Thuringe, vers le milieu  
du 15<sup>e</sup>. siècle.*

---

**OBSERVATION PRELIMINAIRE.**

L'histoire n'offre aucun exemple d'une institution aussi inconcevable que celle des Francs-Juges de la Westphalie. Il n'est personne qui n'en ait entendu parler, qui n'ait frémi à la lecture ou au récit de leurs exécutions, et pourtant il est rare de rencontrer quelqu'un dans la société, qui se soit procuré des notions exactes sur un fait historique aussi intéressant. Cette réflexion m'a suggéré l'idée de rassembler dans un cadre dramatique, tout ce que les chroniques du tems nous ont laissé de renseignemens sur les statuts, les formules, les mœurs et les usages de cette association monstrueuse, qui, pendant plusieurs siècles, a tenu dans la stupeur et l'asservissement, la plus grande partie de la Germanie. Le tableau, pour être vrai, ne pouvait manquer d'être effrayant, et c'est pour cela précisément que je le crois propre à être offert au public, non-seulement comme un monument historique, mais comme un préservatif contre le danger de toute innovation politique, et pour lui faire sentir plus vivement le bonheur d'exister dans un siècle éclairé et sous l'égide tutélaire des loix.



# LES FRANCS-JUGES,

Mélodrame en trois actes.

---

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente les jardins de Conrad ; à gauche, un salon gothique, dont l'architecture ainsi que les meubles sont du XIII<sup>e</sup>. siècle.*

---

### SCENE PREMIERE.

MTHILDE, CONRAD.

CONRAD

Oui, ma sœur, oui, chère Mathilde, votre cœur pent s'ouvrir à la joie; cette lettre, que je reçois à l'instant, m'annonce la fin prochaine de votre long veuvage.

MATHILDE.

O ciel ! serait-il vrai ?...

CONRAD.

N'en doutez pas, le Chevalier qui me l'adresse est un guerrier loyal, qui a partagé plus d'une fois la gloire et les dangers de votre époux. « Depuis plus de trois mois, dit-il, le brave Herman a quitté la Palestine. Après cinq ans de combats, de victoires, il va revoir ses foyers, sa patrie. » Qui sait ? peut-être au moment où nous parlons de lui, est-il sur les terres de la Germanie ?.. Vous allez quitter un frère...

MATHILDE

Pour rejoindre un époux, pour rendre un père à Adolphe. Mais jamais, non, jamais, ni la mère, ni le fils, n'oublieront l'appui généreux que, depuis cinq ans, ils ont trouvé près de vous.

CONRAD

De la reconnaissance envers un frère ?...

MATHILDE

En effet, c'est à mon époux, au père d'Adolphe à vous remercier dignement.

CONRAD

Lui ! me remercier. Avez-vous oublié que je lui dois la vie ; que deux fois il m'a tiré d'entre les bras des Sarrazins ? Qu'il me tarde de revoir, de serrer sur mon cœur cet ami généreux, mon libérateur, le compagnon de mes premières armes.

MATHILDE

Si tel est votre empressement, jugez quel doit être le mien. Cependant, abandonnés depuis si long-tems, aucun de ses châteaux n'est en état de le recevoir, mon devoir m'y appelle ; permettez qu'une légère escorte...

CONRAD

Une escorte ! non, c'est à moi qu'Herman vous a confiée, c'est à moi à vous ramener dans ses bras ; seulement ce jour encore , et demain . . .

MATHILDE

Demain.

CONRAD

Vous savez qu'Albert de Saxe est dans les environs : c'est chez moi qu'il doit se reposer au retour de la chasse. Je compte sur vous, ma sœur, pour lui faire les honneurs de ma maison.

MATHILDE

Vous le désirez.

CONRAD

Ce désir s'accorde même avec vos plus chers intérêts. Vous n'ignorez pas la haine que porte à votre époux son ancien rival, le comte de Wisbaden : vingt fois il a juré sa perte. Le retour d'Herman, votre vue, belle Mathilde, peuvent réveiller son ressentiment, le pousser à quelque violence, et l'amitié d'un prince aussi vaillant qu'Albert de Saxe, peut d'un jour à l'autre vous devenir nécessaire.

MATHILDE

Votre amitié sait tout prévoir. Croyez qu'il ne dépendra pas de moi d'acquiescer l'estime de ce prince magnanime, d'autant plus digne de notre amour, qu'il se fait gloire, dit-on, d'être l'ennemi implacable de ce tribunal d'assassins qui, sous le nom de Francs-Juges, désolent notre pauvre Germanie.

CONRAD, *vivement et avec effroi.*

Mathilde ! Mathilde ! qu'osez-vous dire ?

MATHILDE

La vérité.

CONRAD, *inquiet.*

Gardez-vous . . .

MATHILDE

Une vérité dangereuse, mais gravée dans tous les cœurs.

CONRAD, *regardant partout.*

Au nom du ciel ! arrêtez.

MATHILDE

Pourquoi ce trouble, cet effroi ?

CONRAD

Arrêtez, vous dis-je, un mot de plus peut nous perdre tous deux.

MATHILDE

Un mot . . . à mon frère . . . dans l'intimité !

CONRAD, *dans le dernier trouble.*

Il n'est point de lien, point d'intimité qui puisse excuser ou cacher une indiscretion de cette espèce. Sachez que la pensée la plus secrète n'échappe point à la toute science de ce tribunal.



## SCENE II.

MATHILDE, BERTRAND, CONRAD.

BERTRAND

Seigneur , un pèlerin qui s'est fait voir à plusieurs reprises , soit dans la cour , soit dans les appartemens du château , vient d'être arrêté par vos gardes : j'attends vos ordres.

CONRAD

C'est sans doute un voyageur ; qu'il soit accueilli et traité avec égards , et quand il sera délassé , qu'on lui donne , suivant l'usage , de quoi continuer sa route.

BERTRAND

Il paraît n'éprouver aucun besoin.

CONRAD

Alors quel dessein ?

BERTRAND

Je l'ignore , mais ce qu'il demande avec instance , c'est l'honneur de paraître devant vous.

CONRAD

Dans ce moment ?

BERTRAND

Il ne peut ; dit-il , s'arrêter un instant ,

MATHILDE, *voulant se retirer.*

De grâce !... que ma présence...

CONRAD, *à Mathilde.*

Demeurez. (*à Bertrand.*) Qu'il vienne. (*Bertrand sort.*)

MATHILDE

Pardon , mon frère , mais je remarque avec peine l'agitation qu'à laissé dans votre esprit l'entretien que nous venons de quitter.

CONRAD, *avec une nouvelle terreur.*

Encore ! Mathilde ! Mathilde !... écoutez-moi ; vous savez si je vous aime... eh bien ! si votre époux , votre frère , votre fils vous sont chers , je vous prie , je vous conjure , défendez à votre âme de concevoir une pensée , à votre bouche de proférer jamais une seule parole qui ait quelque rapport , même éloigné , avec les mystères de cet épouvantable tribunal.

## SCENE III.

MATHILDE, CONRAD, LE PELERIN, BERTRAND.

CONRAD, *au Pèlerin.*

Etranger , quelque soit votre nom , votre qualité , soyez-le bien venu dans ce château.

LE PELERIN

Est-ce à Conrad de Thuringe que j'ai l'honneur d'adresser la parole ?

CONRAD.

A lui-même, et voici ma sœur, l'épouse du comte Herman d'Altorff.

MATHILDE

Peut-être dans vos voyages ce nom est-il venu jusqu'à vous ?

LE PÉLERIN

Oui, madame, toute l'Allemagne retentit de ses exploits ; aucun de nos guerriers n'a été, dit-on, plus utile aux Croisés, ni plus funeste au parti de Saladin.

MATHILDE

Et l'on ne parle point de l'époque de son retour ?

LE PÉLERIN

L'on assure qu'il est arrivé en Germanie. ( à Conrad. ) Mais ce que j'ai à vous dire, seigneur, exige une prompte réponse.

CONRAD

Parlez, je suis prêt à vous entendre.

LE PÉLERIN

On m'a recommandé le secret.

CONRAD

Je suis au sein de ma famille, de mes amis, je n'en ai point pour eux.

LE PÉLERIN

Mon message ne concerne que vous, permettez . . .

CONRAD

Du mystère ; encore une fois... ( *Le Pèlerin approche de Conrad, lui prend la main, et de la droite lui saisit le coude, puis la saignée, lui fait plier le bras, en dirigeant sa main sur son cœur.* )

LE PÉLERIN

Pardon, si j'ose insister.

CONRAD, *saisi d'effroi à la manière dont le Pèlerin a touché sa main, cherche à se remettre de son trouble, puis se tournant vers Mathilde et Bertrand, leur fait signe de se retirer.*

C'est un étranger, il faut le satisfaire.

## SCENE IV.

CONRAD, LE PÉLERIN.

CONRAD

Qui êtes-vous ?

LE PÉLERIN, *d'un ton sévère.*

Cet attouchement vous l'a dit.

CONRAD

Quelle est votre mission ?

LE PÉLERIN

D'être juste.

CONRAD

Qui vous l'a donnée ?



LE PÉLERIN

Les invisibles.

CONRAD

Où sont-ils?

LE PÉLERIN

Partout et nulle part.

CONRAD

Mais plus particulièrement?

LE PÉLERIN

Dans le point du globe que nous nommons entre nous la terre rouge, et que les profanes appellent la Westphalie. — Et vous, Conrad, que me devez-vous?

CONRAD

Un secret inviolable.

LE PÉLERIN

Et à l'ordre dont je suis porteur?

CONRAD

Obéissance aveugle es sans bornes. Maintenant, que m'ordonnent mes frères?

LE PÉLERIN

Des frères! vous n'en avez plus.

CONRAD, étonné.

Pourquoi?

LE PÉLERIN

Parce que vous les avez trahis.

CONRAD

Moi?

LE PÉLERIN

Vous, en voulant soustraire un coupable à la justice du tribunal.

CONRAD

Un coupable! qui?

LE PÉLERIN

Le comte de Selnitz.

CONRAD

Où, quand, comment?

LE PÉLERIN, d'un ton imposant.

Conrad! Conrad! méconnaissez-vous à ce point la puissance des invisibles, pour croire qu'une pensée conçue dans les ténèbres, ou une parole proférée dans la solitude, puisse échapper à leur vigilance?

CONRAD

Non. Je la connais cette vigilance infatigable et toute puissante; mais encore une fois, où, quand, comment ai-je voulu dérober le comte Selnitz à la vengeance du tribunal?

LE PÉLERIN

Vous demandez où? A une demi-lieue de votre château, où il s'était réfugié; dans un chemin creux, à peu de distance d'une

croix de pierre élevée sur le bord de la route qui de vos domaines conduit au bourg de Selnitz.

CONRAD, *étonné et à part.*

Ma surprise...

LE PELERIN

Vous demandez quand ? Il y a aujourd'hui dix jours, vers le milieu de la nuit, après avoir traversé une partie de votre parc, sous le prétexte de respirer l'air frais de la campagne.

CONRAD, *à part.*

Je demeure confondu.

LE PELERIN

Vous demandez comment ? En lui conseillant de fuir, de quitter l'Allemagne.

CONRAD

Moi ! jamais.

LE PELERIN

Voulez-vous que je vous répète vos propres paroles ?

CONRAD

Mes paroles !

LE PELERIN

« Mon ami, lui avez-vous dit, en serrant sa main, ou mange ailleurs du pain aussi bon qu'ici. » (1) Il vous a compris ; il a fui, mais notre glaive n'a point tardé à l'atteindre, et Selnitz...

CONRAD

Quel ange, ou plutôt quel démon. Eh ! bien, Selnitz...

LE PELERIN

A expié son crime ; il vous reste à expier le vôtre.

CONRAD

Parlez, je vous écoute.

LE PELERIN

Déjà votre indiscretion, quoiqu'indirecte, avait été traitée de trahison formelle, et vous alliez être cité devant le tribunal, lorsqu'un de mes membres observa que le conseil que vous aviez donné à Selnitz, pouvait vous être échappé dans l'enthousiasme de l'amitié. Cette observation vous sauva ; mais on y mit une condition ; jurez-vous de la remplir ?

CONRAD

Je le jure. Quelle est-elle ?

LE PELERIN

Un conpable, dont la tête est proscrite, erre dans cette contrée. L'espoir de trouver un asile, doit le conduire dans ce château. Dans ce cas, voici ce que le tribunal vous envoie : frappez, et vous rentrez en grâce.

( Il lui remet un poignard. )

(1) Expression qui était réputée trahison, quand elle était adressée par un frère à un coupable proscrit par le tribunal.



CONRAD

Frapper un inconnu , qui croit trouver chez moi les secours de l'hospitalité ! un malheureux que sa confiance jette entre mes bras.

LE PÉLERIN.

Depuis quand les liens de cette espèce l'emportent-ils sur les sermens que vous avez faits ?

CONRAD

Ces sermens sont affreux.

LE PÉLERIN, *vivement.*

Inviolables. Ici, la pitié est crime, la justice un devoir ; songez-y, point de grâce au parjure.

CONRAD, *à part.*

Je ne le sais que trop.

LE PÉLERIN.

Point de puissance qui le protège, point d'asyle qui le dérobe au fer des invisibles ; demain vous ne seriez plus.

CONRAD

Mais s'il est de la suite d'Albert, dont j'attends l'arrivée ?

LE PÉLERIN.

Il n'en est pas.

CONRAD

S'il arrive au milieu de l'allégresse que la présence du duc répandra dans ce château.

LE PÉLERIN

Vous choisirez l'instant.

CONRAD

Et si sa destinée le conduit ailleurs ?

LE PÉLERIN

Demain, à pareille heure, vous êtes dégagé de votre serment.

CONRAD, *avec joie.*

Demain à pareille heure.

LE PÉLERIN.

Ce tems a paru suffisant au tribunal, pour vous punir d'une faute peut-être involontaire, et s'assurer de votre dévouement ; mais si dans cet intervalle..

CONRAD

J'entends, j'obéirai.

LE PÉLERIN

J'attends le serment d'usage.

CONRAD, *la main gauche sur la poitrine, l'autre élevée.*

Je jure...

LE PÉLERIN, *l'interrompant.*

C'est le serment du sang, qu'on exige.

CONRAD, *tire son poignard, l'élève en l'air, et se met à genoux.*

Eh bien ! j'appelle sur ma tête les sept poignards des Invisibles,

*Les Francs-Juges.*

B

si, d'ici à pareille heure, j'enfreins volontairement les ordres du tribunal. Etes-vous content?

LE PÉLERIN

Je dois lui rapporter un gage de notre entrevue.

CONRAD

Voici mon gant.

LE PÉLERIN, *le prend.*

C'est assez. Ma mission est terminée. (*d'un ton plus gai.*) Parlons maintenant de l'auguste visite que vous allez recevoir. Croyez que sans des affaires pressantes, qui m'appellent ailleurs, je serais flatté d'augmenter le nombre des convives que la présence du duc va sans doute réunir dans votre château.

CONRAD

Et si parmi ces convives...

LE PÉLERIN

Vous connaissez votre devoir; que ce soit là notre dernier mot sur ce sujet. Aussi bien j'entends du bruit. (*On entend des cors de chasse.*) On vient.

CONRAD

C'est lui... c'est Albert. Pardon; je cours le recevoir. (*il sort.*)

## SCENE V.

LE PELERIN.

Déjà de retour... quittons ce déguisement. Albert est l'ennemi des Francs-Juges, mais toi, tu es le mien. Tu m'as supplanté dans l'esprit du Duc, vaincu, terrassé, humilié en plein tournois. Cet outrage est là... Je n'ai su te vaincre, je saurai me venger. (*Il ôte son faux nez, sa barbe postiche et son vêtement de pèlerin, et disparaît un instant.*)

## SCENE VI.

ADOLPHE, MATHILDE, ALBERT, CONRAD, BERTHOLD, et plusieurs personnes de la suite d'Albert.

ALBERT

Oui, belle Mathilde, votre époux ne tardera pas à vous être rendu. Des nouvelles récentes m'assurent qu'il a traversé la Hongrie.

MATHILDE.

Je suis épouse et mère; jugez, seigneur, combien cette nouvelle doit me causer de joie. Adolphe, tu vas revoir ton père.

ALBERT

Ah madame, si Hermann eût péri en Palestine, croyez qu'indépendamment de Conrad, votre fils eût encore retrouvé un père à la cour.



MATHILDE

Je sais, monseigneur, qu'il n'est point d'orphelins dans les états d'un bon prince.

ALBERT

N'est-ce pas, Adolphe, que tu viendras à la cour de Saxe ?

ADOLPHE

Oui, seigneur, vous m'avez promis les éperons de chevalier.

ALBERT

Dans huit à dix ans, tu viendras les chercher.

ADOLPHE

Huit à dix ans, c'est bien long.

ALBERT

Je vois que nous serons un jour de bons amis. (*Il aperçoit Berthold.*) Quoi ! déjà ici, Berthold ? je vous croyais encore à la poursuite du cerf.

BERTHOLD

J'ai quitté la chasse, monseigneur, pour annoncer votre arrivée dans ce château ; mais votre altesse m'a prévenu.

CONRAD, étonné.

(*bas.*) Qu'est devenu ce pèlerin ? (*Il fixe ses regards sur Berthold.*)

ALBERT, à Berthold.

Votre démarche était inutile. Ce n'est point le duc de Saxe, c'est Albert le chasseur, qui vient se reposer chez son ami Conrad. Un quartier de chevreuil, quelques flacons de vin du Rhin, et la présence de Mathilde, voilà de quoi compléter la fête. Permettez-moi de vous offrir ma chasse.

MATHILDE

Je l'accepte, monseigneur ; mais qu'il me soit permis d'en disposer en faveur des vassaux de mon frère. Ces bonnes gens en goûtent rarement, et pour eux comme pour nous, ce jour doit être un jour de fête... Tenez, les voici ; ils ont quitté leurs travaux, pour célébrer votre arrivée. Avouez qu'il est doux d'être aimé ainsi.

ALBERT

Et surtout d'obtenir le suffrage de Mathilde.

## SCENE VII.

Les Précédens, VILLAGEOIS.

*Les villageois entrent et exécutent un divertissement champêtre. Celui-ci est interrompu tout-à coup par un grand bruit qui se fait entendre au dehors. On écoute avec inquiétude.*

ALBERT

J'entends du bruit... L'on accourt...

MATHILDE

Des cris ! serait-il arrivé quelque malheur ?

CONRAD

C'est le concierge du château, sa femme... Pourquoi ce bruit?  
que demandez-vous, Guillaume?

## SCENE VIII.

Les Précédens, GUILLAUME, MARGUERITE, Paysans.

GUILLAUME

Justice, monseigneur, justice.

MARGUERITE

Oui, justice.

CONRAD

Je vous la dois... vous l'aurez, expliquez-vous.

ALBERT

Oui, mes amis, vous l'aurez, je le jure, foi d'Albert. Parlez,  
qu'est-il arrivé?

GUILLAUME

Edmond, notre fils unique. .

MARGUERITE, *pleurant.*

L'appui de notre vieillesse

GUILLAUME

Vient d'être assassiné.

CONRAD

Votre Edmond!

MARGUERITE

Presque sous nos yeux, à la veille de son mariage, à dix pas du  
château.

CONRAD

Comment, pourquoi, de la main de qui?

GUILLAUME

Nous l'ignorons.

ALBERT

Avait-il quelqu'ennemi?

MARGUERITE

Lui! c'était la douceur, la bonté même.

GUILLAUME

Voilà ses amis, ses camarades, qu'ils parlent, je suis sûr qu'il  
n'en est aucun qui ne rende justice à sa probité.

TOUS

Oui, tous, tous.

ALBERT

Et vous n'avez aucun soupçon, aucun indice, pour découvrir le  
meurtrier?

GUILLAUME

Aucun, monseigneur, seulement un de mes amis a trouvé près  
de son corps, ce fer, passé dans un morceau de parchemin.



ALBERT

Donnez. (*on lui dorne.*) Que vois-je ! un poignard ! (*il lit sur la lame.*) Tribunal secret !

CONRAD, *troublé.*

Tribunal secret ! (*A ce mot, tous les assistans, excepté Albert, demeurent saisis d'effroi.*)

GUILLAUME

Dieu !

MARGUERITE, *se tordant les mains.*

Miséricorde !

ALBERT

Les misérables ! rien n'est plus sûr. (*il lit le parchemin.*) « Con-  
» damné par arrêt des Francs-juges » Vils assassins ! je porgerai  
ces états de votre présence, ou je cesserai de vivre. (*à Guillaume  
et à Marguerite.*) Et vous, êtes-vous sûrs de son innocence ? . . .  
(*silence.*) Vous ne répondez pas ?

GUILLAUME, *balbutiant.*

Nous préserve le ciel d'assurer . . .

MARGUERITE

Nous croyions . . . mais puisqu'il est vrai. (*elle se détourne pour  
cacher ses larmes.*) Malheureuse mère !

ALBERT, *aux autres.*

Et vous qui l'avez connu, qui avez vécu avec lui, vous êtes  
convaincus dites-vous, de sa probité. (*silence.*) Vous vous taisez  
aussi.

GUILLAUME

Puisque le tribunal secret . . .

ALBERT

Quoi ! jusqu'à ses parens, jusqu'à ses amis ! quoi ! le seul nom  
de cet affreux tribunal enchaîne vos langues et terrifie vos cœurs !  
eh bien ! moi, jeme déclare l'ennemi implacable de ce tribunal de  
sang ; je déclare une guerre à mort à cette horde d'assassins qui,  
sous le nom de juges invisibles, promènent le fer de la vengeance  
sur nos têtes. (*à Conrad.*) Cette entreprise est digne de nous.

CONRAD

Leur puissance est sans bornes.

ALBERT

Nous la renverserons. N'avons-nous pas nos lois, nos magistrats ?  
pourquoi ces assassins ? que ceux d'entre vous, qui redoutent leurs  
poursuites, se réfugient à ma cour ; trésors, armes, soldats, j'em-  
ploierai tout pour les protéger. (*à Guillaume et à Marguerite.*)  
Consolez-vous, votre fils sera vengé.

MARGUERITE, *effrayée.*

Ah ! je n'en ai plus . . . je n'en ai jamais eu . . .

ALBERT

Les monstres ! ils ont brisé jusqu'aux liens de la nature. Je vois  
que mon dessein vous effraie ; eh bien ! écoutez, s'il en est parmi



vous, parmi vos amis, vos connaissances, que la vanité, l'ambition ou un faux enthousiasme aient associé à cette bande de meurtriers, qu'ils se dénoncent dans le jour et je leur fais grâce. Demain tous ceux que le hasard ou mes émissaires me feront découvrir, seront traduits devant les tribunaux et recevront de la main du bourreau le châtiment réservé aux assassins.

( *Tous les assistans s'enfuient épouvantés* )

## SCENE IX.

ADOLPHE, MATHILDE, ALBERT, CONRAD, Gardes.

MATHILDE, *effrayée*.

Monseigneur ! qu'allez-vous faire ?

ALBERT

Ce que la justice me commande, ce que votre frère devrait faire lui-même, commel l'ami, le père, le protecteur de ses vassaux.

CONRAD

Philippe de Suabe l'a tenté, il lui en a coûté la vie.

ALBERT

Eh bien ! je l'imiterai, dussé-je périr comme lui ; je ne quitterai la Thuringe, qu'après l'avoir délivrée du joug de ces scélérats.

( *Il sort suivi de ses gardes, qui étaient restés au fond. Conrad demeure pensif et inquiet.* )

## SCENE X.

ADOLPHE, MATHILDE, CONRAD.

MATHILDE, *effrayée*.

Vous ne le suivez pas.

CONRAD, *embarrassé et sombre*.

Je ne le puis... des raisons puissantes... Albert se flatte d'un fol espoir, ce qu'il entreprend est au dessous de ses forces.

MATHILDE

Vous le croyez... et vous l'abandonnez ?

CONRAD, *avec feu*.

Moi, l'abandonner ! je périrai pour lui... mais je ne sais, un pressentiment sinistre... une anxiété secrète...

MATHILDE, *le fixe*.

La nouvelle de ce meurtre vous a frappé.

CONRAD, *frissonnant à ce mot*.

Oui, beaucoup... que ne sommes-nous à demain ! jusques-là, je veux... j'ai besoin d'être seul, absolument seul... demain, ma tête sera plus libre, mon cœur plus disposé à partager la joie que vous cause la nouvelle du retour de Herman. En attendant notre départ, veuillez, ma chère Mathilde, m'excuser auprès d'Albert et lui prodiguer en mon nom tous les soins et attentions qu'il devait trouver dans le château de Conrad.

( *Ils sortent.* )

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

*Le Théâtre représente une salle du château de Conrad. A gauche de l'acteur, une table près de laquelle est un fauteuil, à droite une porte de cabinet.*

### SCENE PREMIERE.

CONRAD, ALBERT.

ALBERT

Non, mon ami, quels que soient les dangers que je cours, le meurtre d'Edmond ne restera pas impuni. Toutes les informations que j'ai recueillies sur son compte, tendent à prouver son innocence: toi-même, tu m'as dit . . .

CONRAD, *un peu embarrassé.*

Qu'il me paraissait sage, honnête, incapable d'une mauvaise action; mais peut-on lire dans les cœurs?

ALBERT

Je crois entrevoir un des motifs qui ont donné lieu à cet assassinat. Edmond allait épouser la veuve d'un de tes fermiers, jeune, riche et belle. Je me trompe, ou sous le nom de Franc-juge, quelque rival . . .

CONRAD

J'en doute, mais cela fut-il vrai, l'entreprise.

ALBERT

Est dangereuse: n'importe, je la tenterai; je respecte les raisons qui t'empêchent d'en partager la gloire; mais ce que tu ne peux me refuser, c'est ton secours pour découvrir les coupables.

CONRAD

On les appelle communément les Invisibles: jugez si nos recherches . . .

ALBERT

J'ai gardé avec soin le poignard et l'écrit qu'on a trouvé auprès de la victime . . . Où ce poignard a-t-il été fabriqué? . . . Quelle main a tracé ces caractères?

CONRAD, *sans presque les regarder.*

Je l'ignore.

ALBERT

Je sais que ces misérables ont des affidés jusque dans le conseil des souverains; mais ne crains rien. (*il lui montre l'écrit et le poignard.*) Quoi! aucun soupçon . . .

CONRAD

Aucun.

### SCENE II

Les Précédens, BERTRAND.

(*Bertrand entre et lui présente une lettre.*)

ALBERT. De qui?



BERTRAND

Je ne le connais pas; mais il portait le vêtement d'un des officiers de votre suite.

ALBERT, *en l'ouvrant.*

Sans doute la nouvelle de quelque découverte. (*il lit.*) « Albert, » tu veux venger Edmond: Apprends que ce scélérat a été puni de » mort pour avoir empoisonné le mari dont il allait épouser la veuve. » Si tu fais un pas de plus, le même sort t'attend. (*il reste étonné.*)

CONRAD

Vous voyez.

ALBERT

Quoi! jusqu'à la menace. (*à Bertrand.*) Vite; conduis-moi vers celui qui t'a chargé de ce message. Malheur à lui si je le découvre. (*il sort avec le garde.*)

## SCENE III.

CONRAD, *seul et le regardant aller.*

Prince juste et magnanime! tu suis sans crainte l'impulsion de ton cœur généreux, et moi, je suis obligé de résister au mien. Quel mauvais génie, ou plutôt quel démon jaloux de mon repos, m'a jeté dans cette horrible société! j'y cherchais des hommes justes... et je n'y ai trouvé que des assassins! on veut me forcer jusqu'à le devenir moi-même. (*On entend le bruit d'un cornet, il écoute.*) On se présente à la porte du fort. C'est peut-être la victime qu'on m'envoie. (*Il appelle.*) Holà! quelqu'un.

## SCENE IV

BERTHE, CONRAD.

CONRAD

Ta maîtresse est-elle là?

BERTHE

Oui, monseigneur.

CONRAD

Va lui dire que je l'attends... que j'ai besoin de lui parler à l'instant... (*Berthe sort.*) (*seul.*) J'éluderai leur dessein homicide.

## SCENE V.

ADOLPHE, CONRAD, MATHILDE.

MATHILDE

Vous me demandez, mon frère.

CONRAD, *inquiet.*

Ma sœur, ma chère Mathilde, au nom de l'amitié que tu me portes, ne quitte point cet appartement. Le gardien de la tour vient d'annoncer quelqu'un. Ordonne, dispose à ton gré; mais je ne veux... je ne peux recevoir personne... (*il entre dans le cabinet.*)



## SCENE VI.

ADOLPHE, MATHILDE.

MATHILDE, *pensive.*

Que veut dire ceci ? Pourquoi cet empressement d'être seul ?  
Son regard était incertain ; sa voix altérée... Il souffre....

ADOLPHE. — J'en sais la raison.

MATHILDE

Par qui ?

ADOLPHE

Par les gens de l'office. Imagine-toi que pendant trois nuits de suite une comète épouvantable a été aperçue directement au-dessus du château... Des flèches, des épées flamboyantes formaient sa chevelure... Un cliquetis d'armes... de longs gémissemens se faisaient entendre dans les airs.

MATHILDE

Eh bien !

ADOLPHE.

C'est de la guerre... du sang... des larmes... et voilà pourquoi mon oncle...

MATHILDE

Quelle idée ! Fi , Adolphe. — Je te défends de retourner à l'office. Nous partons demain : il est tems d'aller te reposer.

ADOLPHE

Déjà ! On n'a point encore haussé le pont. Tu me traites toujours comme un enfant , et pourtant dans huit à dix ans...

MATHILDE

Dans huit à dix ans ?

ADOLPHE

Albert m'a promis de m'armer chevalier : qu'il me tarde d'avoir un cheval... une armure... une épée !

MATHILDE

Une épée ! et qu'en prétends-tu faire ?

ADOLPHE

M'en servir, avec honneur.

MATHILDE

Comment ?

ADOLPHE

Mon père me l'apprendra.

MATHILDE

Ne te souvient-il plus de ce que Conrad t'a dit l'autre jour ? Le devoir d'un vrai chevalier est de protéger le faible , de défendre toujours la cause de la justice et de la vérité.

ADOLPHE

C'est cela ; mais pourquoi donc ne s'est-il pas joint à Albert contre les meurtriers d'Edmond ?

*Francs-Juges.*

C



MATHILDE

Adolphe ! garde-toi de juger ton oncle ! Il a sans doute eu des raisons puissantes...

ADOLPHE

Oh oui, car il est brave, généreux... A propos, dites-moi donc, (*Il regarde partout, puis à demi-voix*) qu'est-ce que les Francs-Juges ?

MATHILDE, étonnée.

Pourquoi me fais-tu cette question ?

ADOLPHE

Parce que personne du château ne veut y répondre. Par foi nos gens et ceux de mon oncle en parlent entre eux ; mais si bas... si bas... puis quand j'approche, ils se font des signes... et quand je les interroge... ils hésitent, pâlisent... et me laissent là.

MATHILDE

Il ont raison.

ADOLPHE

C'est donc une chose bien terrible que les Francs-Juges ?

MATHILDE.

Tu le sauras un jour... Que t'importe jusques-là ?

ADOLPHE

S'il m'importe ! (*à demi-voix*) Tu ne sais donc pas que ce sont eux qui ont assassiné ce pauvre Edmond ?

MATHILDE

Après ?

ADOLPHE

Après ! ne faut-il pas que je sache ce qu'ils sont, où ils se cachent, pour les retrouver quand j'aurai dix-huit ans ?

MATHILDE

En voilà assez sur ce sujet. (*Elle appelle.*) Berthe.

## SCENE VII.

ADOLPHE, BERTHE, MATHILDE.

MATHILDE.

Conduisez Adolphe dans son appartement.

BERTHE

Pardon, madame... j'ai été abordée dans la grande cour par un voyageur qui désire parler à sire Conrad.

MATHILDE

Impossible, ses ordres son précis.

BERTHE

Je le sais ; aussi sur ma réponse a-t-il demandé la grâce d'être présenté à la maîtresse du château, j'ai pensé...

MATHILDE

Un voyageur ! quel est son nom, son extérieur ?

BERTHE

J'ignore son nom, son extérieur est celui d'un guerrier excédé de fatigues.



ADOLPHE, *avec intérêt.*

Oh ! maman !

MATHILDE

Savez-vous d'où il vient ?

BERTHE

De la Palestine, où il a, dit-il, combattu les infidèles.

ADOLPHE, *avec transport.*

De la Palestine ! que d'histoires il aura à nous conter !

MATHILDE.

Mon fils, il est tems de vous retirer.

ADOLPHE, *suppliant.*

Encore un peu, je t'en prie... et puis je ne te laisserai pas seule avec un inconnu.

MATHILDE

Allons, soit. (*à part.*) Peu-être vient-il m'annoncer le retour de Herman... Berthe, allez le chercher; moi je cours en prévenir mon frère.

(*Berthe sort par la porte du milieu; Mathilde entre dans le cabinet.*)

### SCENE VIII.

ADOLPHE *seul*, puis BERTHE et l'Inconnu.

ADOLPHE

Un guerrier ! et qui revient de la Palestine ! que de Sarrazins il aura tués. Patience : encore huit à dix ans, et j'en tuerai aussi quelques-uns, j'espère.

BERTHE. *en introduisant l'inconnu.*

Veuillez attendre un instant, madame la Comtesse ne tardera pas.

ADOLPHE

Vous paraissez fatigué, voici un siège... auriez-vous besoin de vous rafraîchir ? Berthe, apportez du vin, du meilleur. (*Berthe sort.*) J'espère que vous êtes ici pour quelques jours.

L'INCONNU, *assis auprès de la table.*

Je n'en sais rien, mon jeune ami, mais je sens qu'il doit être doux d'y rester.

ADOLPHE.

Et vous revenez de la Palestine ?

L'INCONNU

Oui, mon ami.

ADOLPHE

Le beau pays, n'est-ce pas ? Mon père y a passé cinq ans, bientôt j'espère y aller à mon tour.

(*Berthe apporte une grande coupe de vin sur un plat qu'elle présente à Adolphe; celui-ci le prend et boit le premier.*)

Soyez le bien venu dans ce château. (*Il boit et présente la coupe à l'inconnu.*)



L'INCONNU, *après avoir bu.*

Connaissez-vous, jeune homme, toute l'étendue de l'engagement que vous contractez en partageant avec moi cette coupe de vin.

ADOLPHE

Où, monsieur, celui de vous traiter en ami; si j'étais plus grand, j'ajouterais celui de vous défendre, de vous protéger contre toute injustice.

L'INCONNU, *attendri.*

Charmant enfant. (*à part.*) Son air... ses traits... mon fils doit avoir son âge.

## SCENE IX.

BERTHE, ADOLPHE, MATHILDE, L'INCONNU.

ADOLPHE, *à sa maman qui entre.*

Maman ! voici notre voyageur ; je lui ai fait donner du vin de maître.

MATHILDE.

Bien, mon fils, très-bien. (*à Herman qui s'est levé de son siège.*) Ne vous dérangez pas, le repos du voyageur est sacré... Ce château ne m'appartient pas ; mais je suis autorisée à vous offrir, au nom de son maître, tous les égards, toutes les douceurs de l'hospitalité.

L'INCONNU, *étonné et hors de lui.*

Qu'entends-je ! quel son de voix...

MATHILDE

Pourquoi ce ti... je... Vous avez dit-on, à me parler.

L'INCONNU

Oui, madame ; mais permettez... (*Mathilde fait signe à Berthe de se retirer, ) avec transport. C'est elle... c'est mon fils... nous sommes seuls. (Il jette sa toque et sa mante, et se précipite à ses pieds.) Mathilde !*

MATHILDE

Herman ! Adolphe, viens embrasser ton père.

ADOLPHE

Mon père !

MATHILDE

Quoi ! c'est toi, mon ami !

HERMAN, *respirant.*

Dans les bras de ma femme, de mon fils, ah ! le ciel me devait ce moment de félicité.

MATHILDE

Mais pourquoi, mon ami, me laisser ignorer ton retour ? pourquoi voyager pendant la nuit ?

HERMAN

L'empressement de te voir, de me trouver au milieu de vous.



MATHILDE

Seule, sans suite, à cette heure! (*elle l'examine.*) Et ce vêtement si simple, si éloigné de ton rang?

HERMAN

J'ai cru que pour plus de sûreté.

MATHILDE

Le nom d'Herman n'est-il pas connu dans toute la Germanie?

HERMAN, *éludant.*

Il est des circonstances . . . . Mais d'où vient que Conrad ne paraît pas, où est-il, que fait-il?

MATHILDE, *avec une inquiétude naissante.*

Il ne tardera pas. Mais tu cherches envain à échapper à mes questions, il t'est arrivé quelque chose.

HERMAN

A moi?

MATHILDE

A toi: ton visage est pâle tes yeux sont incertains . . . tu me caches un secret.

HERMAN

Tu te trompes, chère Mathilde.

MATHILDE

Non, mon ami, ce n'est pas là ton regard; ce n'est pas là le son ordinaire de ta voix. Parle, que t'est-il arrivé?

ADOLPHE

Mon père, réponds, que t'est-il arrivé?

HERMAN

Encore une fois, mes amis, rien... peut-être la fatigue..... car les chemins sont si difficiles...

MATHILDE

Et ton écuyer?

HERMAN

S'est trouvé indisposé en traversant le Mont-Noir. Je l'ai laissé entre les mains de l'ermite qui en occupe le sommet.

MATHILDE

Tu as traversé le Mont-Noir? Pourquoi prendre cette route, explique-moi...

HERMAN

On parlait de brigands répandus dans la plaine.

MATHILDE

Non, non, je connais ton courage; une telle crainte est au-dessous de toi. Mais au nom du ciel! es-tu un criminel, un malfaiteur, pour fuir ainsi à travers les montagnes et les forêts désertes?

HERMAN

Moi, criminel! (*montrant la coupe qui est sur la table.*) Regarde, j'ai bu avec délices dans cette coupe hospitalière. Non, Mathilde, mon corps est affaîssi; mais, grâce au ciel, mon âme est tranquille.



MATHILDE

Pourquoi donc toutes ces précautions ? cette route... ce vêtement... Dieux ! n'est-ce pas du sang que j'aperçois à ton écharpe ?

HERMAN, *interdit.*

Du sang ! . . . oui, c'est du sang.

MATHILDE

Au nom du ciel ! quel sang . . .

HERMAN

Celui du comte de Wisbaden.

MATHILDE

Tu l'as tué ?

HERMAN

Je l'ai tué.

MATHILDE

En combat légitime ?

HERMAN

Légitime. Je suivais avec mon écuyer la route qui traverse ses domaines : tu sais qu'il fut mon rival, qu'il n'a cessé d'être mon ennemi. Il était à la chasse, le hasard m'offre à sa vue, il me reconnaît ; furieux il s'élance sur moi, m'attaque, nos fers se croisent et il tombe baigné dans son sang.

MATHILDE

Pourquoi donc cette crainte ! quel souverain, quel tribunal peut te punir d'avoir employé une juste défense ?

HERMAN

Aucun prince, aucun souverain. (*d'un ton sombre.*) Mais en Westphalie . . .

MATHILDE, *vivement.*

En Westphalie ! (*avec une inquiétude affreuse.*) Ciel ! serais-tu poursuivi par les Invisibles ?

HERMAN, *se couvrant le visage.*

Tu l'as dit.

MATHILDE

Dieux !

HERMAN, *la serrant dans ses bras.*

Mathilde ! Mathilde ! prends courage . . . Je suis si près de toi, et ils ignorent ma retraite.

MATHILDE

Ah ! il te chercheront envain . . . . Nous te cacherons plutôt dans les entrailles de la terre.

## SCENE X.

ADOLPHE, HERMAN, BERTHE, MATHILDE.

BERTHE, *un papier à la main.*

Un pauvre, que la nuit a surpris à l'entrée du château, et à qui j'ai donné l'aumône, m'a remis ce billet : il s'adrese, dit-il, à l'étranger que vous avez daigné accueillir.



MATHILDE

Donne. (*elle lui fait signe de sortir et lit.*) « Assassin ! ta dernière heure a sonné : les Invisibles sont sur tes traces ; leur vengeance ne tardera pas à t'atteindre. »

HERMAN

Ils m'ont suivi , je suis perdu.

MATHILDE

Quoi ! sans ressource ?

HERMAN

Comment leur échapper !

MATHILDE

En leur prouvant ton innocence.

HERMAN

Je n'ai pour témoin que Dieu et ma conscience. Mathilde , chère épouse , mère de mon Adolphe , il faut nous quitter.

ADOLPHE

Mon père !

MATHILDE

Jamais... je m'attache à toi... la vie ou la mort , tout m'est indifférent ; mais je ne te quitte pas.

HERMAN

Impossible. (*en montrant Adolphe.*) Et cet enfant n'a-t-il pas besoin de sa mère ?

MATHILDE

Il nous suivra. Tu n'as vu jusqu'ici en moi qu'un être faible et pusillanime : une lionne qui défend ses petits , sera désormais moins terrible que moi. Je vous conduirai... je vous défendrai tous deux , et malheur à celui qui aura l'audace de s'approcher de vous.

HERMAN

Chère Mathilde ! pourquoi t'abuser ? pourquoi vouloir attirer sur ta tête , sur celle de cet innocent , un châtiment qui n'est réservé qu'à moi. Ecoute , mes jours sont proscrits , mes propriétés ravagées , mes châteaux réduits en cendres ; déjà l'arrêt qui me condamne , et dont je voulais te dérober la connaissance , est exécuté à demi : ils ne m'ont laissé que la vie ; auprès de toi elle m'eut été chère ; mais cent fois je l'ai exposée en Palestine : imagine-toi que je l'ai perdue au milieu des Sarrazins.

MATHILDE

Herman ! Herman !

HERMAN

Ce qui m'afflige , c'est d'être obligé de fuir sans avoir embrassé ton frère , sans avoir pu te recommander à la générosité d'Albert.

MATHILDE , avec la plus grande vivacité.

D'Albert... dieux ! j'oubliais... la terreur avait troublé tous mes sens... Console-toi , mon ami , le ciel nous a envoyé un protecteur , un appui... Albert , le juste et puissant Albert est ici.

HERMAN

Dans cette contrée ?



MATHILDE

Dans ce château : la chasse l'y a conduit ; son amitié pour Conrad l'y retient. Je cours l'avertir du danger qui te menace. . .

HERMAN

Et ton frère.

MATHILDE, appelle.

Berthe ! Berthe ! Tu vas le voir. (*à Berthe qui entre.*) Va trouver Conrad. . .

BERTHE

Vous savez qué ses ordres. . .

MATHILDE

Je prends tout sur moi. Va le trouver , te dis-je , qu'il vienne sur-le-champ. Il n'y a pas un moment à perdre. (*Berthe entre dans le cabinet.*) Moi , je cours chez Albert ; ne crains plus rien : Albert va te défendre. Qu'ils frémissent , ces vils assassins. Jamais leurs traits n'arriveront jusqu'à toi.

## SCENE XI.

HERMAN, ADOLPHE.

HERMAN

Femme incomparable ! ton cœur se flatte envain. Comment échapper à cent mille assassins invisibles. Pauvre enfant ! sans fortune. . . sans asile. . . peut-être bientôt sans père ! . . . que je te bénisse encore. (*Adolphe se jette à genoux.*) Dieu juste, Dieu protecteur du pauvre ! quand je ne serai plus , daigne être son père , daigne être l'appui de cet orphelin.

BERTHE, sortant du cabinet.

Monsieur le comte me suit.

HERMAN

Il suffit. Cet enfant a besoin de repos : je le confie à vos soins. (*Il embrasse Adolphe et le remet entre les mains de Berthe , qui l'emène.*)

## SCENE XII.

HERMAN, CONRAD.

CONRAD, avec transport.

Quoi ! c'est Herman , c'est mon ami , mon frère , et l'on ne m'a point prévenu. (*Ils s'embrassent.*)

HERMAN

Tes ordres. . .

CONRAD, vivement.

Ne te concernaient pas. (*Il le regarde avec la plus grande amitié.*) Que cette cicatrice te sied bien , que de souvenirs elle me rappelle , je lui dois la vie.

HERMAN

Et moi , le salut de mon ami.



CONRAD

Enfin je te revois; que ta présence m'est chère! jamais, non jamais je n'ai eu tant besoin de ton amitié.

HERMAN

Toi, comment.

CONRAD, *éludant.*

Quand es-tu arrivé?

HERMAN

A l'entrée de la nuit.

CONRAD

Par la Hongrie?

HERMAN

Non, par la Westphalie.

CONRAD

Je comptais partir demain pour te ramener ta femme, mais puisque nous voilà réunis, j'espère que tu me donneras quelques jours...

HERMAN

Quelques jours... ah Conrad!

CONRAD, *étonné.*

Tu détournes les yeux... que veut dire?... Dieu, je vois couler tes larmes.

HERMAN

De joie, sans doute.

CONRAD

Non, non, ce regard, cette pâleur... N'as-tu pas retrouvé ta femme?

HERMAN. Oui.

CONRAD

Et ton fils?

HERMAN

Oui.

CONRAD

Et ton ami?

HERMAN

Aussi.

CONRAD

Et tu pleures.

HERMAN

Ah! Conrad. Je suis bien malheureux!

CONRAD

Malheureux! toi, couvert de gloire, toi, le héros de la Germanie! Que t'est-il arrivé, aurais-tu perdu tes terres, tes châteaux, HERMAN. Tout, tout.

CONRAD, *se jetant à son cou.*

Ah mon ami grâce au ciel, je puis être généreux à mon tour.  
*Les Erancs-Juges.*



Trois châteaux, garnis de forts et entourés de vastes domaines, s'élèvent sur les frontières de la Thuringe; ils sont à moi; dis: je les accepte, et ce jour est le plus beau de ma vie.

HERMAN

Cher Conrad, il n'est pas en ton pouvoir de réparer mes pertes.

CONRAD

Quelles pertes, explique-toi.

HERMAN

Ah! Conrad, ne m'abandonne pas.

CONRAD

Encore une fois, quel malheur, quelle perte:

HERMAN

La perte de ce que j'ai de plus cher au monde. Ma femme, mon fils, toi-même, il faut que je vous quitte, que je m'enfuie... loin... loin... au-delà des mers.

CONRAD

Pourquoi, quelle cause, quel crime,

HERMAN

Aucun, et pourtant... je suis proscrit.

CONRAD, *frappé.*

Ciel, par les lois de l'empire.

HERMAN. Non.

CONRAD

Par l'Empereur lui-même.

HERMAN

Non.

CONRAD

Tu me fais frémir.

HERMAN, *d'un ton sombre.*

Par le Tribunal secret.

CONRAD, *immobile.*

Dieu, proscrit!

HERMAN

Mais innocent.

CONRAD, *avec force.*

L'on ne t'a pas cité.

HERMAN

Trois fois.

CONRAD, *vivement.*

Et tu ne t'es pas présenté.

HERMAN.

Non.

CONRAD

Ciel! tu es perdu. Ton jugement est prononcé, la baguette fatale est rompue sur toi; fuis, malheureux, fuis, sors de ce château.

HERMAN

Quoi tu m'abandonnes!



CONRAD

Je ne puis, je n'ose t'entendre; fuis, te dis-je.

HERMAN

Quoi! le voyageur, quel qu'il soit, trouve un asyle dans ton château, et tu le refuses à ton ami, à ton frère.

CONRAD

Il le faut.

HERMAN

Tu me chasses épuisé de fatigue, après cinq ans d'absence.

CONRAD

Il le faut... prends mon sang, prends ma vie, mais dans ce moment, fuis, malheureux, ou c'est fait de toi.

HERMAN

Au milieu de la nuit, à travers ces rochers, ces forêts.

CONRAD

Il le faut.

HERMAN

Albert est mon ami.

CONRAD

Il ne peut te sauver; un instant de plus, tu es perdu sans retour... fuis... sors.

HERMAN

Sans embrasser ma femme, sans revoir mon fils,

CONRAD

Impossible. Je serai son père; mais fuis... au nom de l'amitié, au nom de la nature, fuis, ou tu es à jamais perdu pour eux... fuis... fuis... (*il le pousse dehors.*)

HERMAN

Adieu, Gonrad, adieu. (*il sort.*)

CONRAD

Adieu; va, cours, suis les vallons, les rochers, les précipices: sauve-toi, sauve-toi.

### SCENE XIII.

CONRAD, *seul, hors de lui.*

Voilà donc la victime que je dois immoler, les cruels! Non, tant d'inhumanité ne peut entrer dans mon âme. Grâce au ciel, il est parti.

### SCENE XIV.

LE PELERIN, CONRAD.

(*le Pèlerin paraît dans le fond.*)

CONRAD, *l'apercevant.*

Dieu! qui êtes-vous, que voulez-vous,

LE PELERIN, *d'une voix sombre, et lui montrant son gant.*

Reconnaissez-vous ce gage?



CONRAD, *troublé.*

Ce gage... oui.

LE PÉLERIN

Et vos sermens...

CONRAD, *balbutiant.*

Mes sermens, pourquoi...

LE PÉLERIN, *le fixant.*

Herman était ici.

CONRAD

Il vient de sortir.

LE PÉLERIN

Et vous restez.

CONRAD

Non, je vais le suivre; mais quelle route...

LE PÉLERIN

On vous l'indiquera.

CONRAD

C'est mon ami, mon frère, et vous m'ordonnez.

LE PÉLERIN

Il est jugé, que vous importe le reste. Dans une heure, s'il respire encore, ce n'est plus comme un membre, mais comme accusé, que vous paraîtrezvous-même au tribunal.

CONRAD, *avec douceur.*

Herman, Herman..

LE PÉLERIN

Malheur à l'assassin! s'il échappe à vos coups; vous n'échapperez ni l'un ni l'autre à ceux des invisibles. (*il sort.*)

## SCENE XV.

CONRAD, *seul, et dans une agitation terrible.*

Juges féroces, juges sanguinaires!... il est mon ami, mon frère, mon hôte, et vous voulez que je le chasse! il m'a sauvé la vie, et vous voulez que je le tue! Que faire! si je l'épargne, mille autres mains sont prêtes à le frapper... je périrai moi-même... mes biens sont dévastés, mes propriétés détruites... Mathilde et son fils dans l'abandon... sans un appui qui les soutienne, sans un être qui les console... Affreuse incertitude sermens maudits, épouvantables! Non, tous les tourmens de l'enfer n'approchent pas de ceux qui déchirent mon cœur. (*il sort désespéré*)

*Fin du second acte.*



## ACTE III.

*Même décoration.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

CONRAD, son épée à la main, se précipite sur la scène égaré et hors de lui.

C'en est fait ! O forfait épouvantable ! Mais à quoi eut servi ma pitié ? Cet autre assassin qui me suivait dans l'ombre, n'était-il pas là pour consommer le crime ? Mais moi, moi ( *attendri.* ) comme il me regardait... il m'appelait à son secours... il me tendait les bras... et ces paroles déchirantes. « Et toi aussi, Conrad, » tu te ranges parmi mes ennemis. » Ce regard, ce son de voix... ce souvenir... Monstres, qui m'avez commandé cet horrible sacrifice, puisse retomber sur vous le sang que vous m'avez forcé de répandre. ( *Il se jette désespéré dans un fauteuil, après avoir déposé son épée sur la table.* )

### SCÈNE II.

ADOLPHE, CONRAD.

( *Adolphe poursuivi par un songe effrayant, accourt et se jette dans les bras de Conrad, en criant :* )

ADOLPHE

Mon père... ma mère... où sont-ils ? où est-elle ? où est ma mère ?

CONRAD, troublé.

Ta mère, elle va rentrer.

ADOLPHE

Et mon père... mon père... il était ici, je l'ai laissé avec vous. Qu'en avez-vous fait, qu'est-il devenu ?

CONRAD, troublé.

Ton père, ( *sombre.* ) il repose.

ADOLPHE

Où, dans quel lieu, je ne troublerai pas son sommeil, mais il faut que je le voie.

CONRAD

Pourquoi cette agitation.

ADOLPHE

Les Invisibles le poursuivent.

CONRAD, avec effroi.

Les Invisibles !

ADOLPHE

Il va périr. Vous êtes son ami, il est votre hôte. ( *il la prend par la main.* ) Venez, venez le défendre.



CONRAD

Qui t'a dit, mais quel rêve...

ADOLPHE

Un rêve! oui, mais un rêve affreux. Nos châteaux étaient incendiés, nos domaines dévastés. Je marchais entre mon père et ma mère, tous trois errans, fugitifs, sans secours, sans asyle, nous traversions, épuisés de fatigue, une profonde solitude; un de ces misérables nous suivait, il se disait l'ami de mon père, il l'arrête, tire une épée de dessous son vêtement. (*Il aperçoit l'épée que Conrad en entrant, a posée sur la table.*) Dieu! la voici... c'est elle... elle est teinte du sang de mon père! *Il tombe dans les bras de Conrad.*

CONRAD

Adolphe!

ADOLPHE *se relevant.*

Pardon; mille pardons! le trouble de mes sens... Dieu! quel regard! *il recule épouventé.*

CONRAD, *s'efforce d'adoucir sa voix*

Calme-toi... ce soupçon..

ADOLPHE

Est injuste, affreux; mais ce rêve horrible! pardonnez, je ne suis encore qu'un enfant... Brave, généreux Conrad, vous êtes le seul, le meilleur ami de mon père, il vous appelle, venez avec moi, volons à son secours.

CONRAD, *à part.*

Chaque mot est un coup de poignard.

ADOLPHE

J'embrasse vos genoux.

CONRAD, *à part.*

Quel supplice!

ADOLPHE

Mon oncle, mon bienfaiteur! ciel! voici ma mère. *Il court au devant d'elle.*

## SCENE III

CONRAD, ADOLPHE, MATHILDE.

MATHILDE

Félicitez-moi, mon frère, Herman est sauvé.

CONRAD

Herman!

ADOLPHE, *avec transport.*

Mon père est sauvé!

MATHILDE

Oui, mon fils, Albert le prend sous sa garde. Un exprès dépêché à Wilbaden doit rapporter toutes les circonstances de la mort du comte; si Herman n'a usé que d'une juste défense, son crédit, sa



puissance, Albert emploiera tout pour le protéger; en attendant, il répond des ses jours.

ADOLPHE

Prince généreux!

MATHILDE

Déjà ses ordres sont donnés, les sentinelles doublées aux portes du château, aucun assassin n'y saurait pénétrer. Dans un instant, vous le verrez lui-même. Grace à mes soins, mon époux peut se montrer sans crainte... mais pourquoi ce silence... ce trouble... loin de partager ma joie, vous semblez embarrassé.

CONRAD, *vivement.*

Moi?

MATHILDE

Vous, mon frère; mais où est Herman? qu'il vienne, qu'il paraisse.

CONRAD

C'est impossible.

ADOLPHE

Il repose, ma mère.

MATHILDE

Il repose; eh bien, j'attendrai son réveil; où est-il, conduisez-moi vers lui.

CONRAD

Je ne puis... Herman a quitté le château.

MATHILDE, *vivement.*

Quitté ce château! pourquoi, quelle raison!

CONRAD, *embarrassé.*

Peut-être, il a craint...

MATHILDE

Et dans quel lieu pouvait-il être plus en sûreté que chez vous, son meilleur ami, chez vous, à qui il a sauvé la vie, et qui avez juré cent fois de défendre la sienne. Mais non... cela est impossible; votre cœur...

CONRAD

Permettez. (*il veut sortir.*)

MATHILDE

Encore une fois, où est-il, je veux le voir à l'instant... c'est moi qui veillerai sur ses jours. parlez, où est-il..

CONRAD

Je vous l'ai déjà dit, il est parti.

MATHILDE

Parti! parti! eh bien, je veux le suivre, je cours le chercher. (*elle appelle.*) Quelle route a-t-il prise,

CONRAD

Au milieu de la nuit... vous voulez...



## SCÈNE IV.

Les Précédens , BERTHE.

MATHILDE

Je ne crains rien , je ne redoute rien. ( à Berthe. ) Que deux de mes gens se munissent de flambeaux et s'appêtent à m'accompagner. Ah Conrad ! abandonner ainsi son frère , son ami , son libérateur ; le livrer à ses assassins ! ce trait... mais , répondez , quelle route a-t-il prise !

CONRAD, *sombre et embarrassé.*

Le chemin creux qui conduit au Mont-Noir.

MATHILDE

Quoi ! à travers cette gorge , ces rochers... N'importe , partons.

ADOLPHE

Et moi , aussi , ma mère , je te suis.

MATHILDE

Oui , mon fils , je vois trop qu'il ne me reste d'autre appui que toi. Allons.

BERTHE, *les retenant.*

Au nom du ciel , madame , réfléchissez : les ténèbres , la difficulté des chemins , les dangers de toute espèce..

MATHILDE

Des dangers , je n'en connais qu'un seul.

BERTHE

Un bruit affreux circule dans le chateau.

MATHILDE

Quel bruit , achève.

CONRAD, *bas.*

Que vais-je entendre !

BERTHE

On vient de trouver un homme assassiné.

MATHILDE

Un homme assassiné... quand

BERTHE

Tout-à-l'heure.

MATHILDE

Tu me fais frémir. Où ?

BERTHE

Précisément à l'entrée de cette gorge , parmi les rochers dont vous parlez.

MATHILDE, *à Conrad.*

Vous l'entendez.

CONRAD, *extrêmement troublé.*

J'ignore.. Quels supplices ! sortons.

MATHILDE, *l'arrêtant avec force.*

Demeurez. Où est Herman , Qu'en avez-vous fait , qu'est-il



devenu? Je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez éclaircie sur son sort. Ah! voilà son protecteur. (*Elle quitte Conrad, pour voler au-devant d'Albert.*)

CONRAD, à part.

Que faire, que devenir!

## SCENE V.

Les Précédens, ALBERT.

ALBERT

Quoi, encore un meurtre, encore une victime! et vous refusez de vous joindre à moi pour punir ces assassins! Mais où est Herman?

CONRAD, sombre.

Il a quitté ce château.

MATHILDE

Pendant mon absence.

ALBERT

Et vous l'avez permis; pourquoi?

CONRAD

Pouvais-je le retenir.

MATHILDE, avec anxiété.

Herman a quitté le château, et un homme a été assassiné dans les environs: au nom du ciel, mon frère...

ADOLPHE, d'un ton suppliant.

Mou oncle...

ALBERT, à Conrad.

Vous vous taisez, vous semblez embarrassé.

MATHILDE, à Berthe.

Et tu ne t'es pas informé quel est le malheureux.

BERTHE

On ignore son nom, madame, mais si j'en juge par le tableau qu'on m'a fait de son extérieur, ce pourrait bien être l'étranger que vous avez accueilli tantôt.

MATHILDE

Cet étranger, dieu! c'est mon époux. (*elle tombe entre les bras de Berthe.*)

ALBERT, frappé.

Herman.

BERTHE

Votre époux. Pardon, madame. On s'est trompé, sans doute, car cet étranger est sorti du château, accompagné de sir Conrad.

MATHILDE, se relève vivement.

Accompagné de mon frère. Est-il vrai, est-il possible.

ALBERT

Répondez.

Les Francs-Juges.

E



MATHILDE

Vous gardez le silence. Eh bien, c'est à vous que je redemande mon époux.

ADOLPHE

Mon père.

ALBERT

Et moi un ami à qui vous devez la vie. Mais volons sur ses traces 'y a pas de tems à perdre.

MATHILDE

Berthe, Adolphe, partons. Au nom du ciel, mon frère, conduisez-nous, prévenez s'il se peut un malheur.

CONRAD, *avec une explosion de douleur.*

Restez. Il n'est plus tems. C'en est fait, ce malheur, ce crime est consommé. Herman n'existe plus.

MATHILDE

Quel barbare, quel monstre...

CONRAD, *dans un désespoir croissant.*

Fuyez... maudissez-moi; ce barbare, ce monstre est sous vos yeux.

ALBERT

Conrad.

MATHILDE

Mon frère.

CONRAD, *hors de lui.*

Apprenez que je suis moi-même Franc-juge et l'assassin de Herman.

TOUS, *reculent étonnés.*

Dieu.

CONRAD, *hors de lui, continue.*

Il était mon ami, mon libérateur, et je l'ai assassiné.

ALBERT

Cruel

CONRAD, *pleurant de rage.*

Il était malheureux, sans secours, sans asyle, et je l'ai assassiné... Monstres, qui avez conduit mon bras, qui jouissez maintenant de mon désespoir, tremblez à votre tour, je n'ai point versé son sang pour épargner le vôtre. (*en regardant du côté de la porte.*) Dieu! est-ce une illusion, quels sanglots... quelle figure... non c'est lui, c'est Herman.

## SCENE VI.

Les Précédens, HERMAN, *se traîne avec effort sur la scène.*

MATHILDE

Mon époux.

ADOLPHE Mon père. Tous les trois courent à lui et le soutiennent, on l'assied.



CONRAD, *se jete à genoux.*

Pardonne... pardonne, ombre sacrée.

HERMAN

Ce n'est pas une ombre, c'est Herman, c'est ton ami qui te tend les bras.

CONRAD, *hors de lui.*

A ton assassin.

HERMAN

Non, non.

CONRAD

A ton bourreau.

HERMAN

Non, Albert, Mathilde, n'en croyez rien, il me suivait, il voulait me défendre.

CONRAD, *bas.*

Le défendre, moi, ô tourmens de l'enfer.

HERMAN

Quoi! tu t'éloignes, tu méconnaiss ton ami... console-toi, la croix de fer que je porte sous ma toque, a amorti les coups de cimeterre que m'a portés mon assassin... regarde ton ami, il respire encore, et c'est pour te chérir.

CONRAD, *avec douleur.*

Pour me chérir!

HERMAN, *à Albert et à Mathilde.*

Laissez-moi me jeter dans ses bras, le serrer sur mon cœur.  
( *il veut aller à lui.* )

CONRAD, *s'avance pour l'embrasser, puis recule saisi d'horreur et de remords.*

O Herman!

HERMAN

Conrad, cher Conrad, accorde-moi une grace, une seule, et tu auras fait plus que de me sauver la vie.

CONRAD

Une grace, mon sang... parle.

HERMAN

Oublions ce qui s'est passé entre nous.

CONRAD

Jamais.

HERMAN

Je connais ton cœur, il est innocent.

CONRAD

Je suis ton assassin; mais tu seras vengé.

ALBERT

Ce soin-là me regarde. Les misérables s'assemblent, dit-on, non loin de ce château. Le lieu de leur repaire ne doit pas vous être inconnu: indiquez-moi cette retraite et je me charge de vous venger tous deux.



CONRAD

Albert, tu vois ma douleur... les remords qui me déchirent. Le sang d'Herman est là, il demande vengeance. Je sais que ma tête est dévouée, que je n'échapperai pas à leurs poignards ; mais j'ai juré, et Conrad est trop loyal pour dénoncer ses ennemis ou enfreindre ses sermens.

ALBERT

Garder sa foi à des meurtriers !

CONRAD

Je l'ai donnée, je périrai ; mais je ne manquerai pas à ma parole.

## SCENE VII.

Les Précédens, Un OFFICIER d'Albert.

L'OFFICIER

D'après vos ordres, Monseigneur, on vient d'arrêter un inconnu qui cherchait à pénétrer dans ce château.

ALBERT

Quel est-il ?

L'OFFICIER

Son extérieur est celui d'un pèlerin.

CONRAD, *frappé.*

Un pèlerin !

L'OFFICIER

Mais son langage dément cette apparence.

ALBERT

Et son dessein ?

L'OFFICIER

A toutes nos questions, à toutes nos menaces, il n'a opposé qu'un profond silence.

ALBERT

Je veux le voir, l'interroger moi-même.

L'OFFICIER

Au moment où on l'a saisi, il attachait cet écrit à la porte principale du château. (*il lui présente un écrit.*)

ALBERT

Donnez et qu'on l'amène. (*L'officier sort.*) Voyons.

CONRAD, *troublé.*

(*bas.*) C'est mon arrêt de mort.

ALBERT, *lit.*

« Conrad de Thuringe, traître à tes sermens ! Nous, les secrets vengeurs de l'être invisible, te citons devant la justice de Dieu. » Comparais... comparais. » Eh bien, Conrad, que veut dire ?

CONRAD

Qu'ils ont proscrit ma tête, parce que je n'ai pas achevé ma victime. (*ils font tous un mouvement d'indignation.*)



ALBERT

O les monstres ! — Silence ! voici un de leurs complices.

## SCENE VIII.

Les Précédens , LE PÉLERIN, Gardes.

ALBERT

Qui que tu sois , songe , avant de répondre , qu'un aveu peut te sauver , et qu'un mensonge te perd sans retour. Pourquoi as-tu attaché cet écrit à la grande porte du château.

LE PÉLERIN

J'en avais reçu l'ordre.

ALBERT

De qui ?

LE PÉLERIN

De mes chefs.

ALBERT

Quels sont-ils ?

LE PÉLERIN.

Les Invisibles.

ALBERT

Où sont-ils ?

LE PÉLERIN

Partout et nulle part.

ALBERT

Cette voix ne m'est pas inconnue. (*haut.*) Laisse-là ce langage mystérieux , et réponds sans détours ; où est le lieu de leur assemblée ?

LE PÉLERIN

Là où la justice réclame leur présence.

ALBERT

La justice ! il conspirent dans le silence , ils poignent dans les ténèbres.

LE PÉLERIN

Oui , les coupables.

ALBERT

Est-ce à vous de les juger ? Encore une fois , où est le lieu de votre assemblée ? réponds , ou c'est fait de toi , tu le sais. Soldats , qu'on le dépouille de ce vêtement , je veux du moins le connaître. (*Les soldats font un mouvement.*)

LE PÉLERIN

Arrêtez. (*Il jette son vêtement de Pélerin et sa fausse barbe.*) Me voilà.

ALBERT, étonné.

Berthold ! quoi , vous que mon amitié , que mes bienfaits ont élevé jusqu'à moi , le complice de ces traîtres , de ces assassins.

BERTHOLD

Albert ! . . . la justice marche avant la reconnaissance. J'ai fait



mon devoir comme votre grand-veneur ; je le fais comme Franc-juge ; quand aux coupables dont vous parlez, il n'en est point parmi nous ; mais je vois ici (*en montrant Conrad.*) un traître, et là, (*en montrant Herman.*) un assassin ! vous les protégez, nous les punissons.

ALBERT

Insolent, c'est toi que je punirai.

BERTHOLD

Vous ne les déroberez pas à la justice du tribunal.

ALBERT

Qu'on l'emmène. Vous me répondez de lui.

BERTHOLD

Ma vie est entre vos mains ; mais je n'ai qu'à dire un mot, et dix mille bras sont prêts à me venger.

ALBERT

Qu'on l'entraîne. (*il sort accompagné des soldats.*)

## SCÈNE IX.

CONRAD, ALBERT, HERMAN, MATHILDE, ADOLPHE.

HERMAN

C'est trop vous exposer l'un et l'autre aux poignards de ces misérables. C'est à moi qu'ils en veulent ; ils faut les satisfaire. (*attendri.*)

Albert, Conrad, voici ma femme, mon fils, je vous les recommande. Adieu ! (*il veut s'enfuir.*)

MATHILDE, l'arrête.

Herman.

ADOLPHE

Mon père !

ALBERT

Où cours-tu, que vas-tu faire ?

HERMAN

Me livrer, subir mon arrêt.

MATHILDE

Et ta femme, ton fils ?..

HERMAN

Voilà vos protecteurs. Adieu. *il veut s'en aller.*

CONRAD, le retient.

Demeure, je suis cité devant le tribunal, je cours m'y présenter, plaider ta cause ou périr.

HERMAN.

Tu périras.

CONRAD

Ils m'entendront du moins. Cependant, garde-toi de t'éloigner.

ALBERT

Auprès de moi, il est en sûreté.

CONRAD

Vous ne l'êtes pas vous-même, s'ils ont prononcé votre arrêt.



ALBERT

Quoi! leur puissance...

CONRAD

Est sans bornes, leur vengeance inévitable: soupçonnerez-vous un assassin dans le pauvre qui implorera votre pitié, dans le soldat qui défendra vos domaines, dans le courtisan qui vivra de vos bienfaits? M'auriez-vous soupçonné, moi, d'avoir attenté à la vie d'Herman? Eh bien! si votre tête est proscrite, de cent mille assassins qu'ils entretiennent en Germanie, il n'en est aucun qui ne se fasse un devoir de vous surprendre et de vous percer le sein.

ALBERT

Je saurai les prévenir.

CONRAD

Impossible; mais l'heure approche, ils ne tarderont pas à s'assembler, allons. *Il leur prend affectueusement la main.* Mathilde, Albert, Herman! vivez heureux si vous ne me revoyez plus. *Il montre Adolphe.* Voici mon héritier. *il s'enfuit précipitamment.*

## SCENE X.

Les Précédens, excepté CONRAD.

MATHILDE, *le suivant pour le retenir.*

Conrad, mon frère!..

HERMAN

Mon ami!

MATHILDE

Il court à sa perte. *en suppliant.* Monseigneur...

ALBERT, *vivement.*

Je vole sur ses traces.

HERMAN

Que prétendez-vous faire?

ALBERT

Lesuivre, découvrir leur retraite, paraître au milieu d'eux.

HERMAN

Impossible! et le mot de passe, leur attouchement, leur formule mystérieuses.

ALBERT

Un de leurs affidés que j'ai fait saisir ce matin et jeter dans un des cachots du fort, m'a demandé un instant d'entretien; s'il veut me livrer leurs secrets, sa vie, une partie de mes trésors...

HERMAN

Un mot, un geste peut vous trahir, vous faire connaître.

ALBERT

Je brave tous les dangers.

HERMAN

Ils vous tueront.



ALBERT

Ils ne l'oseront pas.

HERMAN, *plus vivement.*

Ils vous tueront; vous dis-je.

ALBERT

Eh bien! je périrai pour sauver un ami, pour affranchir mon peuple du joug de ces assassins. Trop heureux si ma mort fait sentir à mon successeur la nécessité d'achever l'ouvrage que j'aurai commencé.

HERMAN

Albert, Albert! le siècle où nous vivons n'est pas mûr pour une pareille entreprise.

ALBERT

J'aurai fait mon devoir, mais la postérité me jugera. *Ils sortent.*

*Fin du troisième acte.*

## ACTE IV.

*Le théâtre représente un vaste souterrain; on voit de chaque côté un escalier pour y descendre, et dans le fond, à la droite du spectateur, le bord peu élevé d'une citerne creusée dans le roc.*

Au lever du rideau, quatre hommes masqués et vêtus en noir, entrent sur la scène dans le plus grand silence: le premier porte une épée, le deuxième un sablier, le troisième tient un grand livre qu'il pose sur la table, le quatrième un carreau noir qu'il pose également. Autour de la table, sont rangés sept sièges noirs dont celui du Président est plus élevé et porte sur son dossier une espèce de drapeau noir sur lequel sont brodés deux épées en sautoir et au-dessus ces mots: *Tribunal Secret.*

Ces préparatifs faits, l'homme vêtu de noir, qui a porté le sabre, s'assied sur un tabouret à côté du fauteuil du Président. Un tintement sinistre se fait entendre; au même instant, un homme masqué, mais sans être en noir, descend l'escalier à gauche, s'arrête devant la table, pose une main sur le grand livre, puis tire un carré de papier, le dépose sur la table et remonte l'escalier à droite; celui-ci est suivi d'un second, puis d'un troisième qui répètent la même cérémonie.

Après une pause, on entend sonner minuit; aussitôt sept hommes vêtus en noir et masqués, descendent et se rangent autour de la table, ils sont précédés et suivis de gardes masqués; il se fait un grand silence.

Chaque Franc-Juge porte sur sa poitrine un carré de papier sur lequel est brodé en argent le numéro qu'il est censé avoir tiré au sort. Le numéro premier est de droit au président.



## SCENE PREMIERE.

Le N.<sup>o</sup> premier ou le Président.

La cloche a sonné minuit. Nous sommes au nombre des sept. Le tribunal est formé. (*Les Juges s'asseyent, les gardes viennent se placer sur les escaliers.*)

Francs-Juges qui m'écoutez, au nom de celui que vous représentez, jurez sur ce livre, sur cette épée, qu'étranges l'un à l'autre, et guidés seulement par une inflexible équité, vous ne souillerez par aucune passion criminelle, les augustes fonctions que vous allez remplir.

Tous en élevant la main. — Nous jurons.

Le Premier. — Quel est le motif qui vous appelle?

Le Deuxième. — L'obéissance.

Le Premier. — Notre devoir?

Le Deuxième. — La justice.

Le Premier. — Notre force?

Le Deuxième. — L'union.

Le Premier. — Notre serment?

Le Deuxième. — Le secret.

Le Premier. — Le châtimement réservé au parjure?

Tous — La mort. (*Chacun pose son poignard sur la poitrine de son voisin.*)

Le Premier. — Le but de nos travaux?

Le Deuxième. — Le bonheur des générations futures.

Le Premier. — C'en est assez; amour, amitié, reconnaissance, sensibilité, vaines faiblesses, liens stériles qui enchainent les cœurs des mortels, disparaissent et faites place à l'inflexible équité. (*Avec solennité.*) Recueillez-vous, le grand œuvre va commencer. (*Il ouvre le livre.*) Conrad de Thuringe est cité devant nous.

Un Huissier du Tribunal. Il est ici qui demande à paraître.

Le Premier. — Qu'on l'amène. (*L'huissier sort.*) Francs-Juges! l'accusé a siégé parmi vous, s'il est coupable son châtimement doit être exemplaire. (*On introduit Conrad.*)

## SCENE II.

Les Précédens, CONRAD.

Le Premier. — Votre nom?

CONRAD. — Conrad de Thuringe.

Le Premier. — Votre rang?

CONRAD.

Baron du St-Empire, et naguère membre de ce tribunal.

Le Premier. — Qu'y venez-vous faire?

CONRAD. — Défendre mon innocence, et reprendre ma place.

Le Premier. — Votre place est occupée; justifiez-vous, ou votre nom demeure effacé du livre des vivans.

Les Francs-Juges,

F



CONRAD. — Quel est mon crime.

*Le Premier.* — Le désobéissance et le parjure.

CONRAD. — Mon accusateur ? ( *Tous se lèvent , à l'exception du septième Franc-Juge.* )

*Le Premier.* — Quoi ! le crime trouve ici des défenseurs.

*Le septième.* — Si nous l'accusons tous, qui d'entre nous sera son juge ?

CONRAD, étonné, à part. — Quel son de voix ..

*Le Premier.* — Herman d'Altorf a été condamné, et l'exécution de son jugement confiée à l'accusé. Il a pu, il a dû le frapper, et pourtant le coupable respire. Comment appelez-vous ce crime ?

*Le Deuxième.* — Désobéissance.

*Le Premier.* — Quel châtement mérite-t-il ?

Tous. — La mort !

*Le Premier.* — Qu'avez-vous à répondre ?

CONRAD. — Que le tribunal est trop juste pour punir des erreurs, ou pour tendre des pièges.

*Le Premier.* — Des pièges ?

CONRAD. — Oui, des pièges. Toute la Germanie connaît les liens du sang, de l'amitié, de la reconnaissance qui m'attachent à Herman, et c'est moi qu'on force à devenir son assassin ! Pourquoi, répondez-moi, de tant de milliers d'émissaires dont les bras vous sont dévoués, est-ce moi qu'on choisit, précisément moi, et pour donner la mort à qui ? à celui qui m'a sauvé la vie.

*Le Premier.* — Vous l'avez promis.

CONRAD. — Et j'ai tenu parole. Il était mon ami, mon hôte, et je l'ai chassé de chez moi ; il me tendait les bras, et je l'ai assassiné. Trois fois mon cimetière a retenti sur sa tête. Qui de vous osera m'accuser de désobéissance.

*Le Premier.* — Moi. Il était condamné à mort ; c'était sa mort que vous demandait le tribunal.

CONRAD. — Une croix de fer que depuis son séjour en Palestine, il portait sous sa toque, a amorti mes coups ; le punirez-vous du hasard qui a sauvé ses jours ?

*Le Second.* — Il est retourné au château, et vous l'avez épargné.

CONRAD, vivement. — Devait-il mourir deux fois, subir deux fois les angoisses de la mort ? Qui que tu sois, si c'est là ton sentiment, ton cœur est celui d'un cannibale, et non pas d'un juge.

*Le Premier.* — Téméraire !

CONRAD. — Je dis plus : Herman est innocent.

*Le Premier.* — Innocent ! Il fut cité trois fois, et ne comparut pas.

CONRAD. — Éloigné depuis cinq ans de sa patrie, pouvait-il connaître les statuts de l'ordre, le lieu de vos séances ? Il est innocent, vous dis-je ; j'en réponds sur ma tête, et demeure en ôtage.

*Le Premier.* — Le tribunal n'a pas besoin d'ôtage ; sa puissance s'étend partout. Eloignez Conrad. ( *Il fait signe aux huissiers de l'emmener.* )



## SCENE III.

Les précédens, excepté CONRAD.

Le N.º I.<sup>er</sup> (*il saisit l'épée et s'adresse aux juges.*) -- Prononcez.  
Tous ensemble. --- La mort!

Le Septième se levant. --- La vie! l'accusé a frappé son ami; il a donc rempli son serment et satisfait à l'ordre du tribunal.

Le Deuxième. --- Le condamné respire; ma demande...

Le septième --- (*Vivement.*) Est celle d'un monstre! le criminel conduit sur l'échafaud, et qu'un hazard imprévu dérobe à son supplice, est renvoyé libre et absous au tribunal des hommes; sommes-nous des tigres pour nous acharner sur nos victimes?

## SCENE IV.

Les précédens, BERTHOLD, L'HUISSIER.

L'huissier -- Un affidé demande à être entendu; son message est important. (*Berthold arrive par l'escalier à gauche.*)

Le Premier, à Berthold. --- Approche et parle.

BERTHOLD. -- Maître! j'ai obéi.

Le Premier. -- Quel était ta mission?

BERTHOLD. --- De citer devant vous Conrad de Thuringe.

Le Premier. --- Il est ici, on va prononcer sur lui.

BERTHOLD. --- Quelque coupable qu'il soit, il en est un plus coupable encore.

Le Premier. --- Qui?

BERTHOLD. --- Albert de Saxe, le plus puissant, le plus implacable de nos ennemis.

Le Premier. --- Le tribunal le sait, son œil le suit, et son glaive ne tardera pas de l'atteindre; mais quel est son nouveau crime.

BERTHOLD. --- D'avoir attenté à la liberté d'un Franc-Juge?

Tous, en tirant leurs poignards. --- Vengeance! Vengeance!

BERTHOLD. -- Surpris par ses soldats, je fus amené devant lui et conduit par son ordre dans les prisons du château de Conrad, je me suis nommé, et le peuple a brisé mes fers.

Le Premier. -- Et Conrad a souffert...

BERTHOLD. --- Sans élever la voix, sans dire un mot pour ma défense.

Le Premier. --- Malheur à lui, il a trahi l'ordre entier, je demande sa mort.

Le Deuxième. --- Oui, la mort; mais prompt, exemplaire terrible. Francs-Juges, ce gouffre creusé dans le roc, et dont l'œil n'ose qu'en frémissant mesurer la profondeur, fut le tombeau du premier traître qui conspira contre notre ordre, je demande qu'il soit celui de Conrad.

Le Premier vivement. --- Oui, le seul moyen d'affermir notre puissance, c'est de frapper les grands coupables; Conrad est de ce



nombre , il est entre vos mains , ce gouffre doit être son tombeau ; je demande qu'il y soit précipité sur l'heure.

(Tous se lèvent en signe d'assentiment, à l'exception du septième.)

Le Premier, en regardant le Franc-Juge, N°. 7, qui est resté immobile.

Quoi ! encore !

Le Deuxième. — Francs-Juges , je soupçonne un traître parmi nous. Maître , ordonnez qu'on se découvre.

Le Septième. — Maître ordonnez qu'on m'écoute.

Le Premier. — Que prétendez-vous ?

Le Septième. — Vous éclairer sur vos intérêts ; la vengeance vous égare , et pour la suivre , vous exposez la sûreté de l'ordre entier.

Le Premier. — Expliquez-vous.

Le Septième. — Albert de Saxe est votre ennemi.

Le Premier. — Il périra.

Le Troisième. — Quelle assurance en avez-vous ?

Le Premier. — Le serment de cent mille affidés dont les poignards sont à nos ordres ; s'il s'écarte un instant de sa suite , il est mort.

Le Septième. — Et s'il reste au milieu d'elle , comment vos affidés arriveront-ils jusqu'à lui ? Pour frapper un si grand coup , il ne faut qu'un bras , un seul , mais celui d'un ami qui puisse l'approcher à toute heure , qui , revêtu de sa confiance , puisse choisir l'instant de le sacrifier à votre vengeance , sans compromettre votre sûreté ; et cet homme je le connais.

Le Premier. — Quel est-il ?

Le Septième. — Ce même Conrad dont vous pressez le supplice , Albert est son hôte , il peut le voir , l'aborder à chaque instant.

Le Premier aux autres. — En effet ; il est en son pouvoir. (Un affidé entre et remet un papier à l'huissier ; celui-ci le remet au président.)

Le Premier prend et lit. — Albert s'est séparé de son escorte , elle parcourt la forêt pour le chercher. A sa tête est Herman , le proscrit. Nos affidés veillent.

Le Septième. — J'en conclus qu'Albert est tombé sous les coups d'un d'entre eux , ou que fatigué de sa course , il est retourné au château. Dans le premier cas , votre ennemi n'est plus ; dans le second , Conrad seul peut vous en délivrer sans exposer la sûreté de l'ordre.

Le Premier. — Nul doute qu'il ne puisse nous venger ; mais....

Le Septième. — Je me charge de l'y déterminer. Il a frappé son ami pour vous obéir , fera-t-il moins pour sauver sa vie ?

Le Premier. — Consentez-vous qu'il soit libre à ce prix. (Tous font un signe d'assentiment.) A un huissier : Qu'on amène Conrad (l'huissier sort.) Francs-Juges , songez à vos devoirs , songez à vos sermens.



## SCENE V.

Les Précédens, CONRAD, amené par l'huissier.

Le premier. — Vous convenez qu'Herman respire.

CONRAD. — J'en conviens.

Le Premier. — Vous saviez qu'il était condamné.

CONRAD. — Je le savais.

Le Premier. — En l'épargnant, vous avez donc violé vos sermens et désobéi aux ordres du tribunal; vous connaissez nos statuts, ils ont prononcé. (*il lui montre le livre.*) Voici votre arrêt.

CONRAD. — La mort!... je devais m'y attendre.

Le Premier, vivement. — Vous pouvez l'éviter; mais déjà trompé deux fois, vous sentez que le tribunal a besoin d'une preuve irrécusable de votre soumission à ses ordres.

CONRAD. — Parlez, je vous écoute.

Le Premier. — Un de nos ennemis les plus redoutables parcourt en ce moment la forêt qui entoure ce souterrain. Son arrêt est prononcé, il n'a plus que quelques instans à vivre.

CONRAD. — Il est condamné?

Le Premier. — A l'unanimité. Sa tête est proscrire et son sang nous appartient; dix de nos invisibles sont sur ses traces, il ne peut se soustraire à leurs coups; mais c'est à vous que le tribunal a déferé l'honneur de le frapper. Votre grâce est à ce prix.

CONRAD, avec une indignation étouffée. — Ma vie pour un meurtre! et la victime?

Le Premier. — Est en votre pouvoir.

CONRAD. — Son nom?

Le Premier. — Albert de Saxe.

CONRAD, avec véhémence. — Albert! mon ami, mon hôte! monstres, prenez ma vie; mais malheur à celui qui attentera à la sienne, il périra de ma main.

Le Premier, aux juges. — Vous l'entendez! (*aux huissiers.*) Saisissez-vous de lui.

(*Il prend une baguette qu'il est sur le point de rompre.*)

Le Septième lui retient le bras. — Arrêtez. (*à Conrad.*) Approchez, vous connaissez Albert?

CONRAD, frappé de sa voix et cherchant à le connaître. — Depuis son enfance.

Le Septième. — Vous répondez de lui?

CONRAD. — Sur ma tête.

Le Septième. — Prenez-y garde, il y va de votre vie; le tribunal qui l'a condamné a sans doute eu des motifs...

CONRAD, l'interrompt. — Aucun; Albert est l'ami de la justice, le défenseur de l'opprimé, le père de ses sujets. Voilà ses vertus. Quels sont ses crimes? citez m'en un seul, et je vous livre sa tête.

Le Premier. — Il est l'ennemi mortel des Francs-Juges.



CONRAD. — Ne sont-ils pas les siens !

*Le deuxième.* — Il a juré notre perte.

CONRAD. — vous voulez le faire assassiner.

*Le septième, avec intérêt.* — Conrad ! Ecoutez-moi ; vous avez, dit-on, une sœur... un neveu... des vasseaux ; que deviendront-ils après vous ? vos exploits en Palestine, votre bienfaisance, votre générosité, reconnues dans toute l'Allemagne, n'ont pu, il est vrai, vous absoudre aux yeux d'un tribunal inflexible ; mais ces vertus vous ont du moins acquis son estime, épargnez-lui un refus qui vous coûterait la vie et des regrets éternels à vos Juges, de grâce ! réfléchissez... promettez...

*( Il le presse et cherche à s'en faire reconnaître ; mais les yeux des autres juges sont fixés sur eux. )*

CONRAD. — Qui que tu sois... je t'estime... je t'aime... ta voix... elle a pénétré mon âme...

*Le Septième ( avec transport )* Francs-Juges il va promettre...

CONRAD, *avec résolution.* — Oui, je promets d'immoler de ma main le traître qui oserait attaquer Albert. *( Les francs juges se lèvent tous irrités. Le président prend la baguette, la rompt, et jette les morceaux aux pieds de Conrad. )*

*Le Premier, en rompant la baguette.* — Qu'on l'entraîne ! *( Les gardes s'en emparent. )*

CONRAD. — Lâches ! je sais mourir, vous ne savez qu'assassiner. *( On l'emmène. )*

## SCENE VI.

Les Précédens, UN HUISSIER.

L'HUISSIER. — Mathilde et son fils viennent d'être arrêtés à l'entrée du souterrain.

*Le Premier.* — Qu'on les reconduise hors de la forêt, et qu'on les garde à vue.

L'HUISSIER. — Ils demandent à se présenter devant vous.

*Le premier.* — A quel titre ? quel est leur sauf-conduit ?

L'HUISSIER. — Une lettre d'un de nos frères en Westphalie.

*Le premier.* — Amenez-les.

*Le troisième.* — Francs-Juges ! cette lettre peut modifier le jugement de Conrad ; je demande qu'on en diffère l'exécution.

## SCENE VII.

Les Précédens, MATHILDE et ADOLPHE, *avec deux huissiers.*

MATHILDE. — Est-ce ici le tribunal des Francs-Juges ?

*Le premier.* — Oui, madame, que demandez-vous ?

MATHILDE. — Ce qu'il ne peut, ce qu'il n'a droit de refuser à personne ; Justice.

*Le premier.* — Pour qui ?



MATHILDE. — Pour Herman et Conrad.

*Le premier.* — Ils sont condamnés tous deux.

MATHILDE. — Et tous deux innocens.

*Le premier, vivement.* — Madame !

MATHILDE, *lui présente un papier.* En voici la preuve.

*Le premier lit avec étonnement.* — Du comte de Wisbaden...

(*Il regarde le deuxième Franc-juge sévèrement.*) Vous aviez assuré...

*Le deuxième, vivement.* — Le comte de Wisbaden est mort, et cette lettre supposée.

*Le septième.* — Permettez... je connais son écriture : (*il regarde*) oui, c'est elle... c'est de la main du comte. (*Il lit.*) « Au » moment de paraître devant l'Eternel, je déclare, pour l'acquit » de ma conscience, que Herman n'a usé envers moi que d'une » juste défense ; puisse cet aveu lui parvenir à tems, pour le sous- » traire à la vengeance des Invisibles. » Signé, le comte de Wisbaden. Francs-Juges, puisque Herman est innocent, Conrad n'est point coupable, je demande qu'il soit libre.

*Le Deuxième.* — Conrad a trahi l'ordre entier, en laissant enchaîner un de nos frères, je demande l'exécution de votre jugement. Depuis quand les larmes d'une femme...

(*Dans ce moment, Conrad, escorté de deux huissiers, paraît sur la hauteur d'où il doit être précipité. Mathilde et Adolphe l'aperçoivent.*)

MATHILDE, *en lui tendant les bras.* — Mon frère.

CONRAD. Mathilde ! ma sœur ! (*il s'échappe d'entre les bras des huissiers, et se précipite dans ceux de Mathilde.*)

*Le premier.* — Qu'on les sépare, qu'on l'entraîne. (*Les gardes font un mouvement pour les séparer.*)

## SCENE VIII.

Les précédens, BERTHOLD, *effrayé accourt.*

BERTHOLD. — Vengeance ! vengeance ! nous sommes trahis, découverts, un de nos affidés a dévoilé tous nos mystères à Albert ; son escorte environne ce souterrain, lui-même est au milieu de vous. (*Tous les Juges se regardent avec inquiétude.*)

*Le premier.* — Albert au milieu de nous ! qu'il périsse !

Tous. — Qu'il périsse ? où est-il ? où est-il ?

*Le septième jettant son manteau, sa cape, et se découvrant avec dignité.*

Le voici : à genoux assassins ou vous êtes morts (*il se saisit de l'épée posée devant le président.*)

MATHILDE, *le reconnaissant.* — Dieux ! Albert !

CONRAD. — Mon ami !

(*Albert se place devant eux, et les couvre de son corps. Tous les Francs-Juges et affidés, les poignards en main, s'écrient : Qu'ils périssent, qu'ils périssent !*)



( *Le tocsin se fait entendre, et Herman paraît à la tête de l'escorte d'Albert, laquelle, le sabre levé, entre par les deux escaliers collatéraux et par le fond.* )

SCENE IX et DERNIÈRE.

Les précédens , HERMAN à la tête de la troupe.

Bas les armes , bas les armes ! rendez-vous , ou c'est fait de votre vie.

ALBERT — Rendez-vous.

*Le premier.* — Jamais. ( *aux juges* ) Songez à vos sermens et sachez m'imiter. ( *Plusieurs d'entre eux cherchent à se défendre avec leurs poignards , on les désarme. TABLEAU.* )

ALBERT , à Herman et aux soldats. — Gardez toutes les issues , qu'aucun d'eux ne vous échappe. ( *aux Juges* ) Monstres , vous ne respiriez que vengeance, moi je vous promets justice , mes tribunaux vous jugeront.

( *Les Francs-Juges et affidés sont cernés et maintenus.* )

ALBERT , en conduisant Mathilde sur l'avant-scène. — Belle Mathilde ! j'ai juré de vous rendre à votre époux , à votre frère ; je tiens parole , allons nous reposer des fatigues de cette nuit , et n'oublions jamais que notre réunion est un miracle d'amitié. ( *En embrassant Adolphe.* ) Encore une pareille journée et tu auras gagné tes éperons.

F I N.



